IV

QUELQUES PROBLÈMES RELATIFS A ISIDORE DE SÉVILLE

PAR JACQUES FONTAINE

Ancien élève de l'École normale supérieure
Membre de l'École des Hautes-Études hispaniques

Ayant fait choix d'un sujet de thèse sur « Isidore de Séville et la culture classique dans l'Espagne visigothique », j'ai l'intention, pour le moment, à la faveur d'un séjour en Espagne, de poursuivre des recherches qu'il me serait impossible de réaliser hors de la péninsule ; à savoir, d'abord, une enquête paléographique. Certes, je ne crois guère qu'il me soit possible de découvrir matériellement de quels manuscrits ont pu disposer les clercs visigoths, ni qu'on puisse, même approximativement, déterminer la composition des riches bibliothèques réunies aux VI^e^ et VII^e^ siècles dans les écoles épiscopales et les monastères les plus importants d'Espagne. Tout au plus peut-on espérer, en ce sens, ajouter quelques compléments à l'enquête présentée en 1872 par le R. P. Tailhan dans les *Mélanges Cahiers* sur les bibliothèques des monastères espagnols du haut moyen âge, peut-être aussi fonder sur ces données quelques inductions pour la période visigothique proprement dite. Mais, de toute manière, l'enquête vaut d'être tentée par des sondages dans les fonds manuscrits les plus importants (Madrid, l'Escurial, Léon, Tolède). Parallèlement, je pense réunir la documentation paléographique espagnole nécessaire à la préparation de l'édition du traité d'Isidore *De Natura Rerum*, qui, accompagnée d'un commentaire historique et philologique approfondi, pourrait constituer une thèse complémentaire.

C'est, en effet, sur le texte des ouvrages profanes et spécialement des *Étymologies* que devra reposer la partie la plus importante de l'étude. De ce côté, depuis le travail ancien et nullement exhaustif de Dressel (*De Isidori originum fontibus*, Turin, 1874), bien des études de détail ont fait avancer le problème complexe des sources isidoriennes : par exemple, les travaux de Mommsen sur Solin, Klussmann sur Tertullien, Usener et Homeyer sur les Scoliastes, et toutes les lances rompues autour du travail trop imaginatif de Schmeckel sur les sources sallustéennes. Mais aucune étude scientifique d'ensemble n'a encore tenté de faire le point, en détail, sur la culture isidorienne. Je pense donc reprendre entièrement la question, mais en mettant l'accent sur l'élabo-

ration vivante de l'œuvre, suivant la méthode que j'ai déjà été amené à employer dans un mémoire pour le diplôme d'études supérieures sur la Cité de Dieu de saint Augustin. Enfin, à mesure que la connaissance exacte des sources directement utilisées permettra de voir comment, dans le détail, Isidore a tronqué ou transformé les textes, il sera fort intéressant de chercher à dessiner les traits essentiels de ce que j'appellerais — non sans gageure peut-être chez un homme que l'on considère (trop exclusivement, à mon avis) comme un compilateur — la « stylistique » isidorienne.

J'ai pu voir, dans les années précédentes, que l'on obtenait de curieuses réponses en interrogeant les textes de cette époque sur la survie de l'idée romaine et l'apparition de ce qu'on ne peut s'empêcher d'appeler déjà une certaine « conscience nationale ». Je voudrais reprendre maintenant cette enquête en l'élargissant davantage, en demandant à Isidore ce que représentait pour lui la culture classique sous tous ses aspects : correction grammaticale, connaissances, sens de la littérature comme telle, attitude vis-à-vis des composantes culturelles de la « tradition romaine », méthodes de travail, prise de position sur le problème des rapports entre culture profane et christianisme vécu, évolution sémantique de certains « mots-clés », etc... Tout en dégageant mieux l'esprit et la personnalité de la culture visigothique, ces recherches permettront sans doute de préciser les rapports culturels qui unissaient alors l'Espagne aux autres royaumes barbares, et même à l'Empire byzantin. Les suggestions de recherches qui ont été données aux latinistes à l'occasion du dixième anniversaire de la Société des Études latines (*R. É. L.*, 1933, p. 49 et 52) correspondent très précisément aux projets que je viens d'exposer.

Mais les questions de méthode sont à examiner avant tout. Une étude comme celle que j'envisage ici exige une connaissance précise de la littérature précédente et contemporaine. De très délicats problèmes d'influences se posent, surtout pour une culture où l'initiative personnelle est loin de jouer le premier rôle : dans ces conditions, il ne faut pas risquer d'assigner à Isidore lui-même ce qui ne serait que démarquage de tel ou tel ancien et, là encore, en dépit d'une enquête aussi large et aussi minutieuse que possible, jamais on ne pourra attribuer avec certitude à la plume d'Isidore un jugement qui ne sera peut-être que la copie d'une phrase classique actuellement perdue.

Pourtant, c'est dans ces transparences involontaires qu'il sera possible d'entrevoir les réactions personnelles de l'auteur, le pourquoi de ses silences comme de ses choix. Mais, là encore, il faudra compter avec l'assimilation subconsciente de procédés de style propres à certains

auteurs très lus d'Isidore : je pense spécialement à Cassiodore, à Augustin, à Grégoire. Et peut-on penser qu'il a engagé seul sa plume dans tous les détails d'une œuvre aussi énorme que les *Étymologies*, alors qu'il avait sous ses ordres toute une école de scribes aptes à le seconder?

Telles sont quelques-unes des questions posées par l'enquête que j'ai choisie. Plusieurs d'entre elles trouveront leur réponse au cours même du travail ; mais sur chacune d'elles je serais heureux de recevoir les suggestions qui pourraient m'être faites, comme aujourd'hui je souhaiterais d'être averti des recherches convergentes qui auraient pu être entreprises à mon insu.

Jacques FONTAINE.

V

UN SITE ARCHÉOLOGIQUE A EXPLORER : COMPIERRE (NIÈVRE)

PAR A. COCKERTON

Professeur au Lycée de Nevers

Le voyageur qui suit la route de Saint-Révérien à Champallement (Nièvre) et consent à pénétrer dans la partie ouest des bois qu'il traverse ne tarde pas à remarquer d'étranges renflements : le sous-bois cache une ville enfouie, la cité des bois de Compierre.

Le premier qui s'intéressa à ces ruines fut un des anciens propriétaires : M. Mélines. Dès 1824, il entreprit de les fouiller un peu au hasard et d'en dresser un plan. Il constitua une collection qui figure au musée de Nevers. Elle comporte un riche médaillier, quelques objets intéressants, parmi lesquels deux statuettes : une de Mercure et une autre d'un joueur de flûte.

En 1844, un certain M. Charleuf, de la Société Éduenne, publiait lui aussi le résultat de ses fouilles. Il avait mis à découvert un temple octogone. L'année suivante, le commandant Barat et Antony Duvivier publiaient le compte-rendu de leurs travaux, entrepris à la demande du préfet avec une subvention du Conseil général. Ils avaient dégagé un vaste théâtre pouvant contenir plus de 5,000 personnes. Une coupe du terrain avait permis de constater l'existence de trois couches successives.